

plus grande activité. Mais là même, elle est livrée au lucre, objet d'un véritable acharnement pour les Chinois, qui ne savent ce que c'est que plaisir, ornement, élégance. Le P. du Halde, & les autres auteurs les plus dignes de foi, disent qu'il n'y a rien de cultivé ni d'abondant dans les grandes villes que les vergers & les potagers, parce qu'ils sont d'une nécessité indispensable pour la nourriture (a). Mais ils remarquent en même tems que c'est l'excellence du terroir, bien plus que l'industrie des cultivateurs, qui fait prospérer ces potagers. Avec leurs productions sont fort inférieures à celles des nôtres, parce que les Chinois n'entendent rien aux arbres. Tout leur savoir se borne à faire croître du bled & du riz.

Il est décidé qu'aucun des beaux-arts n'est parvenu à sa perfection en Chine. On n'y a pas la moindre idée de la perspective. En fait de peinture, ils ne font que plaquer des paysages, sans point de vûe, ni lointain. Ils ne connoissent pas mieux la disposition des ombres, l'usage du clair-obscur &c. Ils ne savent ni broier, ni nuancer les couleurs. Comment après cela auroient-ils pu imaginer le dessein d'un jardin? Leurs fleurs dont ils s'occupent, presque uniquement, sont très - grossièrement dessinées dans leurs

---

(a) Ces vergers, ces potagers dans les villes, peuvent servir à apprécier leur grandeur, & à rabattre beaucoup de la population qu'on leur suppose. Autres observations sur ce sujet, Sept. 1773. p. 162 & suiv.